

dont il est ici question, naquit en France en 1828 et exerça son ministère au Canada, particulièrement à Caughnawaga, comme missionnaire (1855-1856), puis vicaire (1859-1864) et curé (1864-1892). Le Père Burtin, qui est décédé en 1902, est aussi l'auteur d'une vie de Catherine Tekakwitha, un volume écrit en 1894.

Comment se fait-il donc que cette relique spéciale de la Bienheureuse Kateri ait été offerte à Mgr Dominique Racine? On doit d'abord se rappeler que le premier évêque de Chicoutimi était originaire de la paroisse de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette, (Loretteville) dont les débuts, tout comme ceux de l'Ancienne-Lorette, se confondent avec les origines de la mission huronne de Lorette (1676). Encore aujourd'hui, les Hurons bénéficient de la présence de missionnaires, d'une église et d'une organisation paroissiale distinctes. Ayant grandi dans ce milieu et dans cet entourage, on comprendra sans doute l'intérêt qu'il portait à celle que l'on surnommait le Lys des Agniers, et dont la réputation de sainteté était largement répandue dans les diverses tribus amérindiennes. Après l'ordination épiscopale de Mgr Dominique Racine en 1878, le chef des Hurons avait d'ailleurs eu l'occasion, lors d'une fête en son honneur à la Jeune-Lorette, de lui exprimer l'amitié de la tribu huronne. Au surplus, Mgr Racine comptait dans son diocèse nombre de familles amérindiennes, qu'il estimait grandement.

Il ne faut donc pas chercher très loin les raisons qui en 1885 ont motivé Mgr Dominique Racine et son frère, Mgr Antoine, premier évêque de Sherbrooke, de demander au Pape d'introduire la cause de canonisation de Kateri. On doit également reconnaître que ces deux évêques fondateurs de diocèse furent bien inspirés de se confier à celle que tous les habitants du Canada, appelaient avec affection la "protectrice de la Nouvelle France".

Ce sont de très belles pages d'histoire qui permettent de relever la découverte de cette relique de la Bienheureuse Kateri Tekakwitha. Mais il y a plus. Il y a une invitation à découvrir la signification pour nous du témoignage de sa vie. Comme le soulignait Jean-Paul II à l'occasion de la béatification, "Kateri a été solidaire des siens en acceptant les tâches qui lui étaient dévolues dans la société amérindienne. Elle a refusé cependant, que l'on dispose d'elle selon les moeurs du temps. Elle a choisi librement de devenir chrétienne et de vivre les exigences de son baptême". (Message aux fidèles de Saint-Jean-de-Québec).

Souhaitons de plus, avec Mgr Jean-Guy Couture, et avec le Père Henri Béchar, Vice-postulateur de la cause, que le diocèse de Chicoutimi continue à s'intéresser à cette jeune Amérindienne et prenne part aux diverses initiatives pour hâter sa canonisation.

JACQUES BOUCHARD, ptre

## UN SEMIS D'ÉTOILES



**M**ALGRÉ LES APPARITIONS de Kateri au P. Chauchetière, à la bonne Anastasie Tegonhatsiongo et à son amie Marie-Thérèse, sa mémoire, comme celle des quatre Indiens dont elle avait prédit le martyre, aurait pu se perdre dans les halliers du temps. D'autant plus que les robes noires jugeaient inopportun alors de répandre sa dévotion à cor et à cri.

Pourtant dès l'été de 1680, les colons renseignés par les deux Français de Laprairie qui l'avaient vue étendue sur sa natte le lendemain de sa mort, aussi bien que ses compatriotes indiens se mirent à fréquenter son tombeau. Ils accouraient pour l'honorer et pour se recommander à son intercession. Plusieurs obtinrent ainsi des grâces spirituelles extraordinaires.

A mesure que les mois s'enchaînaient les uns aux autres, le P. Chauchetière se sentait de plus en plus inspiré de publier les vertus de la Vierge iroquoise. Il n'osa pas. Des cancans entendus pendant la vie du Lys des Agniers lui faisaient craindre de tomber dans l'illusion. Parfois il désapprouvait dans son coeur les honneurs qu'on rendait à la défunte; parfois il allait lui-même au tombeau, et persuadé de l'éminente sainteté de celle qu'il avait si bien connue, en faisait autant et même plus que les autres.

En janvier 1681, neuf mois après la mort de Kateri Tekakwitha, le religieux barguinait toujours. Vers la fin du mois, on vint le chercher pour assister Claude Caron, qui était à l'extrémité. Le malade demeurait à environ une lieue de la Mission, à la Fourche, une des côtes de la Prairie de la Madeleine dont le P. Chauchetière était desservant. Peu auparavant, un chirurgien de Montréal, de toute évidence, Antoine Barrois, était passé chez Caron et lui avait promis de lui apporter des remèdes, mais sans grand espoir de le guérir. Il en avait une si mauvaise opinion qu'il assura plusieurs fois aux parents du malade que c'était la fin.